

Tout est accompli

Que cela peut-il signifier ? Tout est fini, enfin de ce supplice atroce ? Constat d'un échec total, ou d'une réussite selon la prophétie d'Isaïe : ***Mon serviteur réussira*** ? Tout est accompli, rempli, alors que le Christ est vidé de son sang, anéanti ! Fin paradoxale puisque cela peut aussi s'entendre comme un : « Tout est prêt, commençons ! » Et de fait ce qui suit immédiatement n'est pas sans importance. Il expire puis l'ultime blessure transperce son cœur laissant jaillir sang et eau. L'Église verra dans son dernier souffle, le don de l'Esprit, et celui des sacrements, dans le sang et l'eau. L'évangéliste précise ensuite que s'accomplissent ainsi deux autres prophéties : ***Aucun de ses os ne sera brisé*** et ***ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé***. Toutes les prophéties n'étaient donc pas encore complètement accomplies !

Que conclure, que comprendre ? Peut-être que justement cet accomplissement n'a rien à voir avec une conclusion ; que la Croix devait demeurer une question ouverte, à jamais posée par Dieu devant nous. ***La multitude avait été consternée en le voyant*** – prophétisait Isaïe. ***Il étonnera de même une multitude de nations ; devant lui les rois resteront bouche bée, car ils verront ce que, jamais, on ne leur avait dit, ils découvriront ce dont ils n'avaient jamais entendu parler***.

De fait, à travers ce récit combien de questions restées sans réponse Jésus pose-t-il ! Si les soldats emmenés par Judas répondent à sa première question : ***Qui cherchez-vous ?*** Sa réponse : ***c'est moi***, les stupéfait. Fulgurante détermination du Christ, claire mais jamais dure ni brutale : dignité et douceur de l'homme décidé, décidé à rester désarmé face à la violence qui se déchaîne. ***Remets ton épée au fourreau*** dit-il à Pierre. ***La coupe que m'a donnée le Père, vais-je refuser de la boire ?*** Première question sans réponse. La seconde : ***Je n'ai jamais parlé en cachette, pourquoi m'interrogues-tu ?*** provoquera la giflette du soldat puis sa troisième question : ***Pourquoi me frappes-tu ?*** qu'il ne répétera pas à chacun des coups qui vont ensuite pleuvoir sur lui, mais qui reste posée par son simple regard.

Pourquoi me frappes-tu ? Combien d'échos actuels résonnent dans cette douloureuse interrogation ? Combien d'hommes, de femmes, d'enfants la posent-ils aujourd'hui, comme hier... comme demain ? En combien de pays, en combien de cités, en combien de foyers : ***Pourquoi me frappes-tu ?*** L'entendez-vous, cette question, à travers le fracas des guerres ou de l'incessant vacarme humain ?

Quelle en serait la réponse ? « Pourquoi ? Mais parce que tu fais mal ; parce que tu me fais mal ; parce que tu es un mal que je dois arrêter, réprimer, éliminer. La violence est l'unique moyen de me battre contre le mal que tu représentes. Parce que tu es palestinien, juif, russe ou ukrainien, noir, blanc ou jaune, musulman ou chrétien... C'est parce que tu es un mal que je te fais mal. » La violence est un cruel esclavage dont nous ne savons pas nous libérer. Elle nous oblige à devenir instrument de ce mal que nous voudrions justement éradiquer. Comment enrayer l'inférieur engrenage du fratricide que Caïn déclencha en son temps ? Abel n'a pas eu le temps de lui poser la question sinon par son sang qui crie vers Dieu. En effet, Abel était innocent mais son frère jaloux aurait dû avouer : « C'est ton bien qui m'a fait mal parce qu'il n'est pas mien ! » Rien n'existe dans le monde qui ne soit un bien donné par Dieu. Si ce bien n'est pas mien peut naître alors le mal moral. Quel étrange pouvoir possède la jalousie : inoculer le mal dans un monde rempli de bonté !

Dans le récit johannique de la Passion, ce n'est pas l'homme qui interroge un Dieu silencieux : ***Pourquoi m'as-tu abandonné ?*** C'est un homme qui en interroge un autre : ***Pourquoi me frappes-tu ?*** Or Jésus, le Dieu fait homme transforme le fratricide en déicide. C'est Dieu ici qui interroge l'homme : ***Pourquoi me frappes-tu ?*** Voilà l'immense question de la Croix qui ramasse en elle l'entier de notre drame humain.

Mais maintenant le sang du Christ crie plus fort que celui d'Abel. La jalousie de Caïn aurait avoué : « C'est ton bien qui m'a fait mal parce qu'il n'est pas mien ». La compassion du Christ nous dit « C'est ton mal que j'ai fait mien pour te rendre au bien, te rendre au Père et à sa bonté. » *Pourquoi me frappes-tu ?* Moins question donc que demande, finalement ponctuée par l'ultime *J'ai soif*. Son sang ne crie plus vengeance, mais il indique la source qui jamais ne tarira : don incessant, don et pardon... la digue a rompu sous la pression du fleuve immense.

Voici l'homme, dit Pilate en présentant Jésus torturé, le visage tuméfié et couronné d'épines, méconnaissable sous la boue : mélange de poussière, de sang et de crachats. Que voyons-nous en cet homme lamentablement humilié ? L'humanité châtiée par Dieu ou par sa propre violence, victime de sa solution pour affronter le mal ? Ou bien, cet homme qui cache le Dieu châtié par l'homme, aspirant sur lui toutes nos souffrances, pour attirer l'ensemble de notre humanité et lui apporter, non pas une solution mais le salut, sa présence, sa compassion, son pardon.

Méprisé, abandonné des hommes, homme de douleurs, familier de la souffrance, il était pareil à celui devant qui on se voile la face ; et nous l'avons méprisé, compté pour rien. En fait, c'étaient nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous pensions qu'il était frappé, meurtri par Dieu, humilié. Or, c'est à cause de nos révoltes qu'il a été transpercé, à cause de nos fautes qu'il a été broyé. Le châtement qui nous donne la paix a pesé sur lui : par ses blessures, nous sommes guéris.

Guéris du péché qui n'est pas seulement une faute et une erreur, mais aussi une folie : *Pourquoi me frappes-tu ?* Pourquoi fuis-tu mon silence ? Pourquoi méprises-tu ma patience ? Pourquoi refuses-tu mon pardon ? Pourquoi hais-tu l'amour ?